

ses dents étincelantes, préférables à toutes les perles de Troïtza.

Puis, par un changement aussi soudain que si elle eût rabattu son voile, elle reprit sa face morte, sa physionomie spectrale de renoncement au monde, et, avec une démarche de fantôme, elle s'agenouilla devant l'archimandrite, dont elle baisa pieusement la main, comme une patène ou une relique. Cela fait, elle se releva et rentra comme un rêve dans les profondeurs mystérieuses du couvent, nous laissant de sa courte apparition un ineffaçable souvenir.

Il n'y avait plus rien à voir dans Troïtza, et nous regagnâmes l'hôtellerie pour dire à notre conducteur de sortir la voiture. Les chevaux attachés à la kibitka, par un système de cordes, le cocher assis sur un étroit strapontin rembourré d'une peau de mouton, nous, installés chaudement sous notre couverture d'ours, la dépense payée, les pourboires donnés, il ne restait plus qu'à exécuter la fantasia d'un départ au galop. Un léger clappement de langue du moujik fit prendre à notre attelage l'allure du cheval furieux emportant Mazeppa lié sur son dos, et ce ne fut que de l'autre côté du versant dominé par Troïtza, dont on apercevait encore les dômes et les tours,

que les braves petites bêtes se résignèrent à prendre un train raisonnable. Nous n'avons pas à décrire le chemin de Troïtza à Moscou, ayant décrit le chemin de Moscou à Troïtza, la seule différence étant que les objets s'y présentaient en sens inverse.

Le soir même, nous étions rentré à Moscou, assez dispos pour aller à un bal masqué qui se donnait cette nuit-là, et dont nous trouvâmes des billets à l'hôtel. Devant la porte, malgré l'intensité du froid, stationnaient les traîneaux et les voitures dont les lanternes brillaient comme des étoiles gelées. Une lumière chaude, embrasée, jaillissait par les fenêtres de l'édifice où avait lieu ce bal, et faisait, avec la clarté bleue de la lune, une de ces oppositions que recherchent les dioramas et les vues des stéréoscopes. Le vestibule franchi, nous entrâmes dans une immense salle en forme de parallélogramme ou de carte à jouer, encadrée de grandes colonnes portant sur un large stylobate qui faisait terrasse autour du plancher, où l'on descendait par des escaliers. Cette disposition nous semble très-favorable, et l'on devrait bien l'imiter chez nous dans les salles destinées à des fêtes. Elle permet à ceux qui ne prennent pas une part active aux plaisirs du bal de dominer les danseurs, qu'ils

n'embarrassent pas, et de jouir à leur aise du spectacle qu'offre la foule animée et fourmillante. Cet exhaussement étage et groupe les figures d'une façon plus pittoresque, plus fastueuse, plus théâtrale. Rien de désagréable comme une cohue de niveau. C'est ce qui rend les fêtes du monde si inférieures comme effet aux bals de l'Opéra, avec leur triple rang de loges remplies de masques formant guirlandes, et leurs troupes de débardeurs, de titis, de pierrettes, de sauvages et de bébés, montant et descendant les escaliers.

La décoration de la salle était des plus simples et n'en produisait pas moins un effet de gaieté, d'élégance et de richesse. Tout était blanc, les murailles, le plafond, les colonnes, blanc rehaussé par quelques sobres filets d'or sur les moulures. Les colonnes, stuquées et polies, jouaient le marbre à s'y méprendre, et la lumière y coulait en longues larmes brillantes. Sur les corniches, des herbes de bougies accusaient l'entablement du portique et soutenaient la clarté des lustres. Dans cette blancheur, cet éclairage atteignait la vivacité de la plus éclatante illumination à *giorno* italienne.

Certes, le mouvement, la clarté sont des éléments de joie ; mais pour que la fête ait tout son *brio*, il faut que le bruit s'y ajoute ; le bruit, cette

respiration et ce chant de la vie. — La foule, quoique assez pressée, était silencieuse. A peine un léger chuchotement courait comme un frisson au-dessus des groupes, et faisait une sourde basse continue aux fanfares de l'orchestre. Les Russes sont muets dans leurs plaisirs, et quand on a eu les oreilles assourdies par le triomphal bacchanal des nuits d'Opéra, on s'étonne de ce flegme et de cette taciturnité. Sans doute, ils s'amusent beaucoup en dedans, mais ils n'en ont pas l'air au dehors.

Il y avait des dominos, quelques masques, des uniformes, des habits noirs, quelques costumes de Lesghines, de Circassiens, de Tartares, portés par de jeunes officiers à taille de guêpe, mais aucun déguisement typique et qu'on pût noter comme appartenant au pays. La Russie n'a pas encore produit son masque caractéristique. Les femmes, comme d'ordinaire, étaient en petit nombre, et c'est elles qu'on va chercher au bal. Autant que nous avons pu en juger, ce qu'on appelle chez nous le demi-monde n'est représenté là-bas que par des Françaises exportées de Mabilles, des Allemandes et des Suédoises, quelquefois d'une rare beauté. Il se peut bien que l'élément féminin russe s'y mêle aussi, mais il n'est pas facile pour l'étran-

ger de le reconnaître; nous ne donnons notre observation que pour ce qu'elle vaut.

Malgré quelques timides essais de cancan d'importation parisienne, la fête languissait un peu et les éclats cuivrés de la musique ne la réchauffaient pas beaucoup. On attendait l'entrée des bohémiennes, car le bal s'entrecoupait d'un concert. Lorsque les chanteuses tziganes parurent sur leur estrade, un immense soupir de satisfaction sortit de toutes les poitrines. On allait enfin s'amuser! Le vrai spectacle commençait! Les Russes ont la passion des Tziganes et de leurs chants si nostalgiquement exotiques, qui vous font rêver la libre vie, dans la nature primitive, hors de toute contrainte et de toute loi divine ou humaine. Cette passion, nous la partageons, et nous la poussons jusqu'au délire. Aussi nous jouâmes des coudes pour nous rapprocher de l'estrade où se tenaient les musiciennes.

Elles étaient là cinq ou six jeunes filles hagardes et sauvages, avec cette sorte d'effarement que produit la grande lumière sur les êtres nocturnes, furtifs et vagabonds. On aurait dit des biches amenées soudainement d'une clairière de forêt dans un salon. Leur costume n'avait rien de remarquable; elles avaient dû, pour venir à ce concert,

quitter leur vêtement caractéristique et faire une toilette « à la mode. » Aussi avaient-elles l'air de femmes de chambre mal habillées. Mais il suffisait d'une palpitation de cils, d'un regard noir et fauve vaguement promené sur l'assistance pour leur redonner tout leur caractère.

La musique commença. C'étaient des chants bizarres d'une douceur mélancolique ou d'une gaieté folle, brodés de fioritures infinies, comme celles d'un oiseau qui s'écoute et s'enivre de son ramage, des soupirs de regret d'une brillante existence antérieure, avec d'insouciantes reprises d'humeur joyeuse et libre, qui se moque de tout, même du bonheur perdu, pourvu que l'indépendance reste; des chœurs entrecoupés de trépignements et de cris faits pour accompagner ces danses nocturnes, qui forment, sur le gazon des clairières, ce qu'on appelle « le rond des fées; » quelque chose comme du Weber, du Chopin ou du Liszt à l'état sauvage. Parfois le thème du chant était emprunté à une vulgaire mélodie trainant sur les pianos, mais tout cela disparaissait sous les points d'orgue, les trilles, les ornements et les caprices: l'originalité des variations faisait oublier la banalité du motif. Les merveilleuses fantaisies de Paganini sur le *Carnaval de Venise* peuvent donner l'idée de

ces délicates arabesques musicales de soie, d'or et de perles, brodées sur un fond d'étoffe grossière. Un Tzigane, espèce de drôle à mine féroce, basané comme un Indien, et rappelant les types bohémiens si caractéristiquement représentés par Valerio dans ses aquarelles ethnographiques, soutenait le chant des femmes par les accords d'un gros rebec placé entre ses jambes, et dont il jouait à la manière des musiciens orientaux ; un autre grand garçon se démenait sur l'estrade, dansant, frappant des pieds, chatouillant le ventre d'une guitare, marquant le rythme sur le bois de l'instrument avec la paume de la main, faisant des grimaces étranges, et jetant de temps à autre un cri inattendu. C'était le gracieux, le comique, le boute-en-train de la troupe.

On ne saurait décrire l'enthousiasme du public pressé autour de l'estrade ; il éclatait en applaudissements, en cris, en dodelinements de tête, en interpellations admiratives, en reprises aux refrains. Ces chants, d'une bizarrerie mystérieuse, ont un pouvoir réel d'incantation ; ils vous donnent le vertige et le délire, et vous jettent dans l'état d'âme le plus incompréhensible. En les entendant, vous sentez une mortelle envie de disparaître à jamais de la civilisation et d'aller courir les bois

en compagnie d'une de ces sorcières au teint couleur de cigare, aux yeux de charbon allumé. En effet, ces chants, d'une séduction si magique, sont la voix même de la nature, notée et saisie au vol dans la solitude. Voilà pourquoi ils troublent profondément tous ceux sur qui pèse d'un poids si lourd le mécanisme compliqué de la société humaine.

Encore sous le charme de la mélodie, nous nous promenions tout rêveur au milieu du bal masqué, dont notre âme était à mille lieues. Nous pensions à une gitana de l'Albaycin, à Grenade, qui nous avait chanté jadis des coplas sur un air qui ressemblait fort à l'un de ceux que nous venions d'entendre, et dont nous cherchions les paroles dans quelque arrière-tiroir de notre cerveau, lorsque nous nous sentîmes brusquement prendre le bras et jeter à l'oreille, avec cette petite voix criarde, aigreletté et fausse comme celle des bossus, qu'affectent les dominos voulant entamer une intrigue, ces mots sacramentels : « Je te connais. » A Paris, rien n'eût été plus naturel. Depuis assez longtemps, nous promenons notre figure aux premières représentations, aux boulevards, dans les musées, pour qu'elle soit aussi connue que si nous étions célèbre. Mais à Moscou,

cette affirmation de bal masqué semblait à notre modestie quelque peu hasardeuse.

Le domino, mis en demeure de prouver son assertion, nous chuchota sous la barbe de son masque notre nom, très-suffisamment prononcé avec un joli petit accent russe, que le déguisement de la voix n'empêchait pas de démêler. La conversation s'engagea et nous prouva que, si le domino de Moscou ne nous avait jamais rencontré avant ce bal, il connaissait du moins parfaitement nos ouvrages. Il est difficile, pour un auteur à qui l'on cite quelques vers de ses poésies et quelques lignes de sa prose, si loin du boulevard des Italiens, de ne pas se rengorger un peu en humant cet encens, le plus délicat de tous aux narines d'un écrivain. Afin de remettre notre amour-propre à son plan, nous fûmes obligé de nous dire que les Russes lisaient beaucoup, et que les moindres auteurs français avaient un public plus nombreux à Saint-Petersbourg et à Moscou qu'à Paris même. Cependant, pour rendre la politesse, nous nous efforcâmes d'être galant et de répondre aux citations par des madrigaux, chose difficile avec un domino englouti dans un sac de satin, le capuchon rabattu sur le front, et la barbe du masque longue comme une barbe d'ermite. La seule chose qui

parût était une petite main assez étroite, gantée strictement de noir. C'était par trop de mystère, et il fallait pour être aimable de trop grands frais d'imagination. Nous avons d'ailleurs un défaut qui nous empêche de nous précipiter bien ardemment aux aventures de bal masqué. Derrière le déguisement, nous supposons plus volontiers la laideur que la beauté. Ce vilain morceau de soie noire, avec son profil de chèvre camuse, ses yeux bridés et sa barbiche de bouc, nous semble le moule du visage qu'il recouvre, et nous avons de la peine à l'en détacher. Masquées, les femmes même dont la jeunesse certaine et la beauté notoire nous sont connues nous deviennent parfois suspectes. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du masque complet. Ce petit loup de velours noir, que nos aïeux appelaient *touret de nez*, et que les grandes dames portaient à la promenade, laisse voir la bouche avec son sourire de perles, les fins contours du menton et des joues, et fait ressortir par son noir intense la fraîcheur rosée du teint. Il permet de juger la beauté de la femme sans la découvrir tout à fait. C'est une réticence coquette et non un mystère inquiétant. Ce qu'on risque de pire, c'est un nez à la Roxelane à la place du nez grec qu'on rêvait. On se console aisément de ce

malheur. Mais le domino hermétique peut, quand il s'entr'ouvre à l'heure du berger, amener des découvertes sinistres qui rendent un homme bien élevé fort embarrassé de sa contenance. C'est pourquoi, après deux ou trois tours dans le bal, nous reconduisimes la dame mystérieuse près du groupe qu'elle nous indiqua. Ainsi se termina notre intrigue au bal masqué de Moscou.

— Eh quoi! est-ce là tout? va dire le lecteur. Vous nous cachez quelque chose par modestie. Le domino sorti furtivement du bal a dû vous indiquer une voiture mystérieuse et vous y faire monter près de lui. Puis la dame a noué son mouchoir de dentelles autour de votre front, disant que l'amour doit avoir un bandeau, et, vous prenant par la main, la voiture arrivée, vous a fait suivre de longs couloirs, et quand on vous a rendu l'usage de vos yeux, vous vous êtes trouvé dans un boudoir splendidement éclairé. La dame avait déposé son masque et s'était débarrassée de son domino, comme le papillon brillant rejette sa larve obscure; elle vous souriait et semblait jouir de votre émerveillement. Dites-nous si elle était blonde ou brune, si elle avait un petit signe au coin de la bouche, afin que nous puissions la reconnaître en la rencontrant à Paris, dans le monde.

Nous espérons que vous avez soutenu l'honneur de la France à l'étranger, et que vous vous êtes montré tendre, galant, spirituel, paradoxal, passionné, digne enfin de la situation. — Une aventure de bal masqué à Moscou! — Joli titre de feuilleton, dont vous n'avez pas profité, vous d'ordinaire si prolige quand il s'agit de décrire des murailles, des tableaux ou des paysages.

En vérité, dût-on nous prendre pour un Don Juan fourbu, pour un Valmont à la retraite, il n'y a rien eu autre chose. L'intrigue s'est bornée là, et après avoir pris un verre de thé mélangé de vin de Bordeaux, nous regagnâmes notre traîneau, qui nous mit en quelques minutes à notre hôtel de la rue des Vieilles-Gazettes.

La journée avait été assez bien remplie : le matin au couvent, le soir au bal, la religieuse, le domino, la peinture byzantine et les Tziganes, nous avons bien mérité de nous coucher.

En voyage on sent mieux le prix du temps que dans la vie habituelle. On est pour quelques semaines, pour quelques mois tout au plus dans un pays où il se peut qu'on ne revienne jamais; mille choses curieuses, que vous ne reverrez pas, sollicitent votre attention. Il n'y a pas un moment à perdre, et les yeux, comme les dents au buffet du

chemin de fer, redoutant le sifflet du départ, avalent les morceaux doubles. Chaque heure a son emploi. L'absence d'affaires, d'occupations, de travaux, de fâcheux, de visites à recevoir ou à rendre, l'isolement dans un milieu inconnu, l'emploi perpétuel de la voiture allongent singulièrement la vie, et cependant, chose étrange, le temps ne vous paraît pas court; trois mois de voyage équivalent comme durée à un an de séjour dans la résidence habituelle. Quand on reste chez soi, les jours que rien ne distingue les uns des autres tombent au gouffre de l'oubli sans laisser de trace. Lorsqu'on visite un pays nouveau pour soi, les souvenirs d'objets inaccoutumés, d'actions imprévues, forment des points de repère, et en jalonnant le temps, le mesurent et en font sentir l'étendue.

Appelles disait : « *Nulla dies sine linea*, » — à défaut du grec, nous citons le latin, — car ce n'est pas la phrase que le peintre de Campaspe dut prononcer. Le touriste doit arranger ce mot à son usage, et dire : « Nul jour sans course. »

D'après ce précepte, le lendemain de notre expédition à Troïtza, nous allions visiter au Kremlin le Musée des voitures et le Trésor des Popes.

C'est une curieuse exhibition que celle de cette

antique et fastueuse carrosserie : voitures de sacre, voitures de gala, voitures de voyage et de campagne, chaises de poste, traîneaux et autres véhicules. L'homme procède comme la nature, il va toujours du compliqué au simple, de l'énorme au proportionné, de la somptuosité à l'élégance. La carrosserie, comme la faune des temps primitifs, a eu ses mammoth et ses mastodontes. On reste étonné devant ces monstrueuses machines roulantes, avec leur attirail enchevêtré de suspension, leurs ressorts en pincettes, leurs leviers, leurs épaisses bandes de cuir, leurs roues massives, leurs cols de cygne tortueux, leurs sièges hauts comme des châteaux de navire, leurs caisses aussi grandes qu'un appartement d'aujourd'hui, leurs marchepieds semblables à des escaliers, leurs strapontins extérieurs pour les pages, leurs plateformes pour les laquais, leurs impériales couronnées de galeries découpées, de figures allégoriques et de panaches. C'est tout un monde, et l'on se demande comment de tels engins ont pu se mouvoir; huit énormes meklembourgeois y suffisaient à peine. Mais si ces voitures sont barbares au point de vue actuel de la locomotion, au point de vue de l'art ce sont des merveilles. Tout est sculpté, ornementé, travaillé avec un goût exquis. Sur les

fonds de dorure s'épanouissent des peintures charmantes, faites de main de maître, et qui, détachées de leurs panneaux, figureraient avec honneur dans les musées. Ce ne sont que petits amours, groupes d'attributs, bouquets de fleurs, guirlandes, blasons, caprices de toutes sortes. Les glaces sont des glaces de Venise, les tapis sont les plus moelleux et les plus riches qu'aient fournis Constantinople ou Smyrne, les étoffes à désespérer Lyon : brocarts, velours, damas, brocatelle revêtent splendides les parois et les sièges. Les carrosses de Catherine I^{re} et de Catherine II contiennent des tables de jeu et de toilette, et, en détail caractéristique, des poêles coloriés et dorés en porcelaine de Saxe. Les traîneaux de parade déploient aussi une ingénieuse bizarrerie de forme, une charmante fantaisie d'ornements. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la collection des selles d'homme et de femme, et des harnais de toutes sortes. La plupart viennent d'Orient et ont été donnés en cadeaux aux tzars et aux tzarines, par les empereurs de Constantinople, les grands Turcs et les schahs de Perse. C'est un luxe insensé de broderies d'or et d'argent sur des fonds de brocart ou de velours qui disparaissent, des étoiles et des soleils de pierreries. Les mors, les chanfreins, les

gourmettes sont étoilés de diamants, et sur le cuir des brides, précieusement piquées en fils d'or ou en soie de couleur, s'incrument des turquoises, des rubis, des émeraudes et des saphirs cabochons. En barbare asiatique que nous mériterions d'être, nous avouons que cette sellerie extravagamment magnifique nous séduit plus que la moderne sellerie à l'anglaise, très-fashionable sans doute, mais si maigre d'aspect, si pauvre de matière, et si sobre d'ornement.

La vue de ces immenses et somptueux carrosses en dit plus sur l'ancienne vie de cour que tous les mémoires des Dangeau et autres chroniqueurs de palais. Elle fait concevoir des existences énormes, impossibles à réaliser aujourd'hui, même avec le pouvoir absolu, car la simplicité des mœurs actuelles envahit jusqu'aux demeures souveraines. L'habit de gala, le grand costume de cérémonie ne sont plus que des déguisements qu'on se hâte de dépouiller après la fête. Excepté le jour du sacre, l'empereur ne porte jamais sa couronne. Il se coiffe comme tout le monde d'un chapeau soit militaire, soit civil; et s'il se promène, ce n'est pas en carrosse doré et traîné par des chevaux blancs secouant des panaches. Jadis ces magnificences étaient quotidiennes. On vivait familièrement dans

cette magnificence et cette splendeur. Les rois et les grands n'avaient de commun avec le reste des hommes que la mort, et ils passaient sur la terre éblouie comme des êtres d'une autre race.

— On nous fit voir le Trésor des Popes, qui se trouve aussi dans le Kremlin. C'est le plus prodigieux entassement de richesses qu'on puisse rêver. Là, sont rangés dans des armoires dont on entr'ouvre les portes, comme des battants de reliquaires, les tiaras, les mitres, les bonnets des métropolitains et des archimandrites, mosaïques de pierreries sur des fonds de brocarts, les dalmatiques, les chapes, les étoles, les robes en toiles d'or ou d'argent, toutes ramagées de broderies, tout historiées de légendes dessinées avec des perles. A Troïtza nous avons pu croire qu'il n'y avait plus de perles au monde, et que le trésor du couvent les avait réunies dans ses boisseaux. Il y en avait tout autant au Trésor des Popes. Que de ciboires d'argent, de vermeil, d'or sculpté, niellés, guillochés, entourés de zones d'émaux, cerclés de pierres précieuses ; que de croix peuplées par des myriades de figures microscopiques, que d'anneaux, que de crosses, que d'ornements d'une richesse fabuleuse, que de lampes, que de flambeaux, que de livres reliés de plaques d'or cons-

tellées d'onix, d'agate, de lapis-lazuli, de malachite n'avons-nous pas contemplés, derrière ces vitrines, avec ce plaisir et ce découragement du voyageur qui, là où il ne peut écrire que quelques lignes, sent qu'il faudrait une monographie capable d'occuper une vie entière !

Le soir, nous allâmes au théâtre. Il est vaste et magnifique, et rappelle, pour ses dispositions principales, l'Odéon de Paris et le théâtre de Bordeaux. Ces régularités parfaites nous touchent peu, et nous aimerions mieux, pour notre part, le moindre caprice architectural désordonné et fleuri, dans le genre de Vassili-Blagennoi ou du Palais à facettes, mais cela serait moins *civilisé* et traité de barbare par les gens de bon goût. Toutefois, il faut convenir que le type admis, le théâtre de Moscou ne laisse rien à désirer. Tout y est grandiose, monumental, somptueux. La décoration de la salle, rouge et or, flatte l'œil par son opulence sérieuse, favorable aux toilettes, et la loge impériale, placée justé en face de la scène, avec ses hampes dorées, ses aigles à deux têtes, ses blasons et ses enroulements de lambrequins, produit un effet majestueux et splendide ; elle coupe, dans sa hauteur, deux rangs de loges, et interrompt heureusement les lignes courbes des

galeries. Comme à la Scala, à San-Carlo et dans tous les grands théâtres italiens, un couloir circule autour du parterre et facilite l'accès des places, rendu encore plus aisé par un autre chemin laissé libre au milieu. Nulle part, l'espace n'est parcimonieusement ménagé comme chez nous. On peut entrer et sortir sans déranger personne, et causer extérieurement avec les femmes des baignoires. On est admirablement assis aux fauteuils d'orchestre, dont les premiers rangs, par une convention tacite, sont réservés aux gens titrés, aux grades supérieurs et aux personnes d'importance. Un marchand, quelque riche, quelque honorable qu'il soit d'ailleurs, n'oserait pas dépasser la cinquième ou la sixième file. La même hiérarchie s'observe pour les rangs de loge ; du moins cela était ainsi du temps de notre voyage. Mais, quel que soit l'endroit où l'on se place, soyez sûr qu'on y est à l'aise. Le spectateur n'y est pas sacrifié au spectacle, comme cela arrive trop souvent dans les théâtres de Paris, et le plaisir ne s'achète pas par une torture. L'on a autour de soi l'espace que Stendhal jugeait nécessaire pour bien goûter la musique, sans être troublé par l'influence du voisin. Avec cet art du chauffage que possèdent les Russes au plus haut degré, et qui

est chez eux une question de vie ou de mort, une température égale et douce est maintenue partout, et l'on ne court pas risque, en entr'ouvrant la porte ou le carreau de sa loge, de recevoir ces douches d'air froid qui vous tombent si désagréablement sur les épaules.

Cependant, malgré tout ce confort, le théâtre de Moscou n'était pas, ce soir-là, très-rempli. On remarquait de grands vides dans les loges, et des files presque entières de banquettes restaient inoccupées ou ne présentaient que de rares groupes de spectateurs disséminés çà et là. Il faut des foules énormes pour combler ces théâtres immenses. En Russie, tout est trop grand et semble fait pour une population à venir. C'était jour de ballet, car le ballet et l'opéra alternent aux théâtres russes et ne se combinent pas comme chez nous. Nous ne rappelons pas la fable du ballet exécuté ce jour-là. Elle avait tout le décousu des livrets italiens, et ne servait qu'à enchaîner une suite de pas favorables au talent des danseurs. Quoique nous ayons fait nous-même des programmes de ballets, et que nous comprenions assez bien le langage de la pantomime, il nous fut impossible de suivre le fil de l'action à travers les pas de trois, les pas de deux, les pas seuls

et les évolutions du corps de ballet, qui manœuvrait d'ailleurs avec un ensemble et une précision admirables. — Ce qui nous frappa le plus, ce fut une espèce de mazurka exécutée par un danseur nommé Alexandroff, avec une fierté, une élégance, une grâce bien éloignées des afféteries si désagréables chez les danseurs ordinaires.

La vie du voyageur se compose de contrastes : le lendemain, nous allions visiter le couvent de Romanoff, à quelques verstes de Moscou. Ce couvent est célèbre par l'excellente musique religieuse qui s'y exécute. Comme Troïtza, il a extérieurement l'apparence d'une forteresse. Sa vaste enceinte renferme un grand nombre de chapelles et de bâtiments, et un cimetière dont, par ce temps d'hiver, l'aspect était particulièrement lugubre. Rien de plus triste que ces croix empâtées de neige, ces urnes et ces colonnes funèbres crevant la blanche nappe étendue sur les morts comme un second linceul. Cette idée vous occupe, que les pauvres défunts couchés sous cette couche glacée doivent avoir bien froid et se sentir encore plus profondément enfoncés dans l'oubli, car la neige efface leurs noms et les pieuses légendes qui les accompagnent, recommandant leurs âmes aux prières des vivants.

Après un coup d'œil mélancolique jeté sur ces tombes à demi recouvertes, dont quelques noires feuilles d'arbres vivaces augmentaient encore le caractère désolé, nous entrâmes dans l'église dont l'iconostase tout doré nous surprit par sa prodigieuse hauteur, qui dépassait celle des plus gigantesques retables espagnols.

Il y avait office, et tout d'abord nous fûmes surpris d'entendre des sons analogues à ceux produits dans nos orgues par les jeux de bourdons; nous savions que le rite grec n'admettait pas ces instruments. Nous fûmes bientôt fixé sur cette erreur, car en approchant de l'iconostase nous aperçûmes un groupe de chantres à grande barbe et habillés de noir comme les popes. Au lieu de chanter à pleine voix comme les nôtres, ils recherchent des effets plus doux et font entendre une sorte de bourdonnement d'un charme plus facile à goûter qu'à décrire; figurez-vous le bruit que font en volant, les soirs d'été, les gros papillons de nuit; c'est une note grave, douce et pourtant pénétrante. Ils étaient une dizaine, croyons-nous; l'on distinguait les basses à la manière dont ils se rengorgeaient, et les chants sacrés sortaient de leurs bouches sans qu'on leur vit presque remuer les lèvres.

La chapelle impériale à Saint-Pétersbourg et celle de ce couvent de Romanoff sont ce que nous avons entendu de plus beau dans le domaine de la musique religieuse; nous possédons des compositions musicales plus savantes et plus belles sans doute, mais la manière dont on exécute le plain-chant en Russie y ajoute une grandeur mystérieuse et une inexprimable beauté. C'est, à ce qu'on nous dit, saint Jean Damascène qui fut au huitième siècle le grand réformateur de la musique sacrée; elle s'est peu modifiée, et ce sont ces mêmes chants arrangés à quatre voix par les compositeurs modernes, que nous entendimes. L'influence italienne envahit un instant la musique sacrée, mais ce ne fut pas pour longtemps, et l'empereur Alexandre I^{er} ne souffrit pas qu'on exécutât d'autre chant que le chant ancien dans sa chapelle.

En rentrant à l'hôtel, tout vibrant encore d'une harmonie céleste, nous trouvâmes des lettres qui nous rappelaient à Saint-Pétersbourg, et nous quittâmes Moscou à grand regret, Moscou, la vraie ville russe, couronnée par le Kremlin aux cent coupes.

V

L'OPÉRA A SAINT-PÉTERSBOURG¹

Le rideau, en se levant, découvre aux yeux du spectateur un royaume mystérieux et souterrain qui a pour ciel une voûte de rocher, pour étoiles des lampes, pour fleurs les cristallisations bizarres des métaux, pour lacs des eaux noires où nagent des poissons aveugles, pour indigènes les gnômes de la montagne que le travail humain vient troubler dans leur retraite profonde. Une joyeuse activité règne au sein de la mine; les pics poursuivent le minerai aux veines de la gangue; les câbles s'enroulent sur les treuils; les paniers vont et viennent, et les hottes versent aux fourneaux, dont les gueules rouges flamboient, les trésors

1. *Éoline ou la Dryade*, ballet en quatre actes de M. Jules Ferrot, musique de M. Pagni, débuts de M^{me} Ferraris.